

André LASCOMBES, « *Everyman* : mise en contexte et bibliographie »,
coll. « Théâtre Anglais : traductions introuvables », 2010, p.1-22,
mis en ligne le 10 février 2010,
URL stable <<https://sceneeuropenne.univ-tours.fr/traductions/everyman>>.

Théâtre anglais

est publié par le Centre d'Études Supérieures de la Renaissance
Université François-Rabelais de Tours, CNRS/UMR 6576

Responsable de la publication

Philippe VENDRIX

Responsables scientifiques

Richard HILLMAN & André LASCOMBES

Mentions légales

Copyright © 2010 - CESR. Tous droits réservés.
Les utilisateurs peuvent télécharger et imprimer,
pour un usage strictement privé, cette unité documentaire.

Reproduction soumise à autorisation.

ISSN 1760-4745

Date de création

Juin 2008

Everyman :

mise en contexte et bibliographie

André LASCOMBES

Centre d'Études Supérieures de la Renaissance, Tours

Évoquer en quelques lignes la situation économique, politique, idéologique et religieuse de l'Angleterre depuis la fin du Moyen Âge jusqu'au début de la période Tudor est une entreprise délicate. De la mise en place à très gros traits qui suit et fixe les grandes lignes d'une problématique complexe, le lecteur voudra bien, selon ses besoins et objectifs, passer à certains des ouvrages mentionnés et classés par secteurs dans la bibliographie sommaire qui fait suite au dossier.

La phrase par laquelle Francis Rapp clôt presque son introduction à l'ouvrage « *L'Église et la vie religieuse en Occident à la fin du Moyen Âge* » peut servir d'exergue à toute présentation de la dite période et aux divers secteurs ici brièvement balayés : « *Comme l'Occident tout entier, après 1300, l'Église entrait dans l'âge des déséquilibres et des contradictions* »¹.

Rupture climatique et répercussions

Dans un ouvrage publié en 1967, Emmanuel Leroi-Ladurie souligne le fait déterminant, mieux reconnu aujourd'hui, que constituant (vers 1310, puis à nouveau vers la moitié du XIV^e siècle et enfin dans les années

1. Francis Rapp, 1971, *Église et Vie religieuse à la fin du Moyen Âge*.

1375) des séries d'années très froides affectant toute l'Europe. Sur des populations devenues pléthoriques à la fin d'un XIII^e siècle fécond en avancées techniques et réalisations culturelles, dans une économie agricole fragile où les stocks sont difficiles et souvent insuffisants, les détériorations brutales des récoltes ont des effets désastreux. À la faveur des famines mémorables qui s'ensuivent, l'arrivée en Europe vers 1348, et en Angleterre dès 1349, de la peste bubonique dite Peste Noire (Black Death) fait des ravages aggravés. Même si le tribut humain n'est pas, en Angleterre, sensiblement plus lourd qu'ailleurs, l'organisation médiévale du « manoir » qui y subsiste disparaît à pans entiers².

Beaucoup de terres et domaines manoriaux laissés à l'abandon du fait de l'épidémie sont progressivement rachetés par des marchands et artisans prospères. Ceux-ci, avec quelques tenanciers (*tenants*) heureux, constitueront peu à peu une nouvelle classe agricole plus ouverte à la novation et à l'exploitation industrielle. À l'inverse, les plus pauvres des micropaysans, attachés à la terre seigneuriale ou confinés jusque-là sur de misérables terres louées, alimentent une main-d'œuvre misérable, et parfois errante, qui se loue à ces nouveaux propriétaires, ou va rejoindre la plèbe misérable qui s'entasse dans les faubourgs et peut alimenter des foyers de rébellion. Les retours de l'épidémie, en 1361, 1368, et encore plusieurs fois au XV^e siècle, entretiennent aussi une obsession de la mort qui s'exprime dans les mentalités comme dans les œuvres d'art³.

La Guerre de Cent Ans (1337-1455) et ses désordres socio-politiques⁴

Ce que l'on appelle ainsi est une suite irrégulière de batailles, invasions et pillages qui ont surtout pour théâtre le sol de France, mais dont les conséquences, économiques et politiques, n'épargnent pas durablement l'Angleterre. L'une de ses causes est

2. L'historiographie relativement récente citée ici (J. Heers, note 3) rend compte des conclusions des travaux, (dont l'ouvrage de E. Leroi-Ladurie), liés à cette question.

3. On consultera sur tous les aspects de cette question, pour l'Europe : J. Heers 1970, *L'Occident aux XIV^e et XV^e siècles*, et M. Balard 1990, *Le Moyen Âge en Occident*. Pour l'Angleterre on se référera d'abord à J.A.F. Thomson, 1983, *The Transformation of England*. Le néophyte trouvera aussi dans Ackerman, *Backgrounds to Medieval English Literature*, une ouverture qui englobe la vision religieuse et anthropologique de l'homme médiéval. L'on ne saurait trop recommander pour un premier contact cet ouvrage, malgré son âge.

4. Les ouvrages de Thomson et M. Balard, (cf. note 3) fournissent un accès commode aux problèmes relatifs à ce chapitre, ainsi qu'une bibliographie plus spécifique.

dynastique : le roi Edouard III (1327-77) a des droits sur la couronne de France dont il finit par tirer argument. Mais la raison principale semble bien d'ordre économique : l'Angleterre souhaite conserver la Guyenne et le commerce des vins de Bordeaux (le *claret*) d'une part, et de l'autre, n'entend pas voir les Français renforcer leur présence et leur influence sur les marchés flamands de la laine à la faveur de la victoire, en 1328, de Philippe de Valois (1328-50) sur les bandes flamandes. Ce siècle d'affrontements qui appauvrit les deux pays (destructions, pillages, dépenses outrancières, etc) et y exacerbe aussi les tensions économiques et politiques, est d'abord favorable aux Anglais. Après la défaite de Crécy (1346) le roi Jean le Bon est fait prisonnier à la bataille de Poitiers (1356). Le Dauphin Charles saura pourtant profiter un peu plus tard d'une campagne aventureuse des troupes d'Edouard pour le battre et signer la paix de Brétigny (1360). Devenu Charles V en 1364, il prépare matériellement et diplomatiquement avec des troupes bien commandées (B. Du Guesclin) une reprise des campagnes (1369-73 et, 1376-80) qui voit les Anglais perdre beaucoup de leurs possessions et les éloigne pendant près de trente ans du sol français. Après la mort d'Edouard III en Angleterre, le règne de son petit-fils Richard II (1377-99) est brutalement interrompu par la rébellion de son cousin Henry de Lancastre qui le destitue et règne à sa place sous le nom d'Henry IV (1399-1413). Cette *Lancastrian Revolution* va préluder d'abord à de nouveaux succès anglais en France. À la faveur de difficultés dynastiques (la mort de Charles V puis la folie de Charles VI) et de rivalités aristocratiques (celles des partis Bourguignon et Armagnac) les Anglais sont appelés. Ceux-ci, commandés par leur roi Henry V, écrasent la chevalerie française à Azincourt (1415). Par le traité de Troyes le roi anglais, qui épouse Catherine de France (1420), devient l'héritier du trône de France. Tout paraît perdu dans un pays coupé en deux, entre le parti Armagnac qui s'allie au roi et les Bourguignons de Philippe le Bon (1419-67) qui soutiennent la cause anglaise. La mort d'Henry V (1422) et les difficultés de la régence en Angleterre d'une part, le sursaut d'un sentiment qu'on peut dire national en France (avec l'épisode de Jeanne d'Arc et le sacre de Reims 1425-31), font à nouveau basculer la fortune. Par le traité d'Arras (1435) qui reconnaît aux Anglais la possession des domaines français, Philippe le Bon renonce à l'alliance anglaise contre l'abandon de l'hommage au roi. Tandis que de nouvelles batailles (Formigny, 1450, Castillon, 1453) aident à reconquérir la Normandie et la Guyenne, l'Angleterre sombre à son tour dans de longues luttes intestines divisant profondément et intimement le pays : en 1453, éclate la fratricide guerre des Roses, ou des Cousins (1453-85) entre la maison de Lancastre (Rose rouge) et la maison d'York (Rose blanche). Fertile en batailles et en crimes, favorisant partout la division, la surenchère et la rapine, elle ne prend fin qu'avec la victoire sur le dernier Lancastre (Richard III, défait à Bosworth Field en 1485) d'un nouvel usur-

pateur. Celui-ci, Henry Tudor, de sang gallois, installe sur le trône une nouvelle dynastie (1485-1603).

C'est donc un pays meurtri par les querelles, divisé en factions, et qui a finalement perdu presque toutes ses possessions françaises, que va devoir réconcilier le nouveau roi Henry VII (1485-1509).

La situation économique et sociale⁵

À partir de données trop éparées, les historiens jugent prudemment que trois tendances majeures caractérisent l'Angleterre à partir des premières décennies du xv^e siècle :

- un rétablissement progressif de la démographie qui retrouve des valeurs proches de la fin du xiii^e siècle.

- la triple migration, géographique, professionnelle et statutaire, d'une part importante de ses populations. Migration professionnelle et statutaire des nouveaux propriétaires fonciers dont beaucoup constitueront une « landed gentry », habitant sur ses terres et qui dans bien des cas va promouvoir une industrie rurale fondée sur la culture et sur l'élevage (surtout celui du mouton). Cette inflexion de l'agriculture anglaise est l'une des sources (jusqu'aux excès de la Renaissance et avant l'arrivée du mérinos espagnol dont la laine concurrence celle du mouton anglais) de la prospérité économique du pays et du développement de certaines régions côtières (Londres, York, Bristol). À l'inverse, on l'a déjà vu, les plus pauvres constituent une population déracinée, inquiétante par les désordres qu'elle suscite (bandes de vagabonds qui, même en temps de paix revenue, sont vite prêts à se joindre aux mouvements de révolte sociale : *The Peasants' Revolt* de 1381 où il est symptomatique qu'apparaissent parmi les leaders des prêtres de campagne comme John Ball. Et à nouveau, entre autres, le mouvement de Jack Cade en 1450.

- il faut souligner, enfin, que l'Angleterre du sud-est et surtout l'East Anglia, plus proches des avancées commerciales venues du continent, plus proches aussi du

5. Pour cette question, plus compliquée de par l'extension même des champs qu'elle couvre, les deux ouvrages de base conseillés en notes 2 et 3 pour aborder les problématiques précédentes seront encore ici le premier investissement. À compléter éventuellement par les études suivantes : H.A. Miskimin's 1975 *The Economy of Early Renaissance Europe* et S. Medcalf's 1981 *The Later Middle Ages* (chap. 1-3) pour le tableau socio-culturel, ainsi que R.B. Dobson's 1970 *The Peasants' Revolt of 1381*, pour une étude et des sources utiles à la compréhension de ce mouvement.

pouvoir royal rétabli à la fin du siècle, abritent des groupes sociaux économiquement et techniquement plus évolués, plus facilement pénétrés aussi par les idées nouvelles venues des foyers idéologiques et commerciaux que sont Flandres et Rhénanie. C'est là, entre autres, que vont prendre racine les premières entreprises de commerce maritime, de nouvelles industries comme l'imprimerie, ou encore des remises en cause de l'ordre religieux. Les quelques pages des études de J.C. Lejosne, 1982 (p.39-43) et L. Bergmans, 2008, (voir Hillman 2008) permettront de prendre rapidement conscience des ressemblances et des liens entre ces deux foyers de part et d'autre de la Mer du Nord⁶.

L'action du roi Henry VII, souvent sous-estimée parce que prudente et modeste, exploite en réalité ces virtualités positives et prépare l'Angleterre à certaines des mutations qui feront la Renaissance.

Le politique : remise en route vers un autre ordre⁷

Sur le plan intérieur, Henry VII, roi souvent négligé, restaure les droits et les ressources financières de la Couronne et donc l'autorité royale. Restreignant du même coup les ambitions des grands feudataires, il appelle aux affaires les milieux actifs des classes nouvelles (la méritocratie). Sa sage magnanimité va aussi désamorcer les tentatives d'insurrection qui éclatent dès le début de son règne. En politique intérieure, ce monarque avisé, en épousant Elisabeth, héritière de la maison d'York et reine remarquable, met enfin un terme aux vieilles dissensions entre les deux lignées rivales.

À l'extérieur, il a l'habilité de se concilier deux adversaires potentiels et de trouver pour le pays une place équilibrée dans les complexités de la politique européenne : ceci en mariant son aîné, Arthur, Prince de Galles, à l'Espagnole Catherine d'Aragon, et en donnant sa fille Marguerite au roi d'Écosse Jacques IV.

Enfin, favorisant la classe dynamique des marchands plutôt que les barons indisciplinés dont les ambitions dynastiques divisèrent le peuple anglais, il pousse au

6. Deux articles de J.C. Lejosne, Duchet éd., 1982 (« Everyman et Elckerlic », in *Présentation historique et critique*, p.37-61) et de Luc Bergmans (cf. Hillman 2008) permettent de prendre rapidement conscience des liens économiques et culturels créés entre les deux régions.

7. Pour le règne, historiquement assez négligé, du premier Tudor (qui cultiva l'effacement autant que son fils Henry VIII le panache), on peut se référer à l'étude déjà ancienne mais démonstrative de Roger Lockyer 1968 : *Henry VII*.

développement du commerce et de la flotte (il fonde la *Navy*), engageant aussi le hardi John Gabot qui dès 1496 découvre la Nouvelle-Écosse et Terre-Neuve. Il prépare ainsi l'arrivée du commerce anglais sur la scène maritime jusque-là dominée, au Nord par les marchands de la Hanse, en Méditerranée et dans l'Atlantique par Génois et Portugais, puis par les Espagnols⁸.

Le religieux et le spirituel : désordres anciens et menace de nouvelles mutations⁹

Pour synthétiser clairement les choses, il faut sur ce sujet important et compliqué, rappeler deux éléments apparemment contradictoires mais étroitement corrélés qui caractérisent la vie religieuse et spirituelle de l'Europe chrétienne de la fin du Moyen Âge.

Le premier est la crise que connaissent les rapports de l'institution ecclésiale avec le pouvoir mondain comme avec les chrétiens d'ailleurs. Ce qu'il faut bien appeler la monarchie pontificale se heurte à nouveau aux princes (Philippe le Bel au début du XIV^e siècle, les rois anglais plus tard) sur des problèmes d'autorité ecclésiale et de finances. Mal réglé par les conciles, en raison aussi des désordres à Rome et en Italie, ce long conflit entraîna le choix d'Avignon comme lieu de séjour du Pape de 1309 jusqu'en 1365. Mais le retour du pape Grégoire XI dans la Ville Eternelle se heurta au refus des Romains et un deuxième pape fut élu en 1378. Le Grand Schisme commençait (1378-1417). Ce partage de l'autorité papale ébranlait les consciences. La double résidence occasionna aussi une inflation de la cour papale, en Avignon surtout, accroissant les problèmes financiers. Pour majorer ses ressources et son

8. Si l'on souhaite sur ce point des informations complétant R. Lockyer (cf. Note 7), on reviendra sur le chapitre que J. Heers, 1970 consacre à la question dans son livre *L'Occident aux XIV^e et XV^e siècles* (Cf. note 3).

9. [9 à 13] Les différents points évoqués dans cette partie 5 de la Mise en contexte exigeront encore de partir des ouvrages de base que sont M. Balard 1990, et Thomson 1983, soit pour la situation religieuse anglaise : Thomson, chap. 34 à 41 (cf. note 3), et pour l'Europe, F. Rapp, 1971, chap. 12 et 13. Quant aux mises en place littéraires, je recommanderai pour la fin du Moyen Âge anglais, à la fois la présentation synthétique que proposent A. Crépin et Taurinya, 1993, *Littérature anglaise du Moyen Âge*, et en complément, pour des introductions plus précises et des points de vue tout aussi vigoureux, l'excellent compendium que sont les Parties 1 à 3 du *New Pelican Guide to English Literature*, vol I, *Medieval Literature*. Après les mises en place de ces trois parties, ce volume offre également une sélection de plus de deux cent pages d'extraits des œuvres significatives de la période, tant pour la littérature anglaise que pour sa voisine écossaise, (p. 389-639).

influence, elle accrut charges, taxes et revenus divers, jusqu'à des excès répréhensibles (vente de bénéfices, d'indulgences) propres à déconsidérer l'institution parmi le peuple chrétien. À la résorption du schisme, toutefois, la papauté ne retrouvera pas le prestige perdu.

Par ailleurs et à l'inverse, la vie religieuse des fidèles évolue, en se personnalisant, vers plus d'intériorité et aussi d'émotivité. Les mouvements de rénovation (d'abord d'origine bénédictine, puis dominicaine) qui se succèdent en Occident entre ^{x^e} et ^{xii^e} siècles et qui entraînent dès le ^{xiii^e} la création des ordres mendiants, en sont les marques successives, induisant même des mouvements hérétiques (Vaudois au ^{xii^e}, Cathares au ^{xiii^e}, Hussites) et qui, devenant menaçants, seront sévèrement réprimés. Ce goût pour la ferveur de la relation personnelle a des effets positifs : la figure du Fils de Dieu, intercesseur, celle de Marie, médiatrice, ou de nombreux saints sont l'objet dès le ^{xiii^e} siècle d'une dévotion accrue, accentuant le poids du symbole central qu'est la Passion rédemptrice du Christ, ainsi que de l'Eucharistie qui en est comme une participation mémorielle. Sa place dans le rite, dans les écrits dévots et les sermons, mais aussi au théâtre et dans tous ses dérivés spectaculaires (les « images de pitié » reproduites à partir de blocs en bois utilisés dans l'imprimerie fin ^{xv^e}) nourrit une pratique obsessionnelle et parfois magique de la contemplation du sacrifice christique. L'exigence d'intensité spirituelle suscite par ailleurs – entre autres dans les milieux mystiques d'une Europe du Nord singulièrement active – un courant nouveau que l'on appellera *devotio moderna*. Née en Brabant, de l'influence du mystique Jan van Ruysbroek (1293-1381), cette quête spirituelle par approfondissement de la pratique personnelle sera aidée par le succès européen qu'est *L'Imitation de Jésus Christ*, best-seller aux multiples rééditions généralement attribué à Thomas à Kempis (originaire de Kempen). Pour vivre cet itinéraire christique, des groupes de dévots, à l'imitation des ordres religieux, choisissent de vivre en communautés dont les pays flamands nomment les membres *begaerts* au masculin, et *beguines* au féminin. Leurs équivalents italiens (*disciplinati* ou *laudi*) manifestent, eux, publiquement des pratiques incluant parfois la flagellation.

Cette quête d'intensité spirituelle, parfois mystique et parfois aussi mêlée de réprobation protestataire, est très présente en Angleterre, dès le début du ^{xiv^e} et jusqu'au terme du ^{xv^e} siècle. Évoquons-en quelques exemples dans le très large champ culturel médiéval qui, chacun en est conscient, mêle la théologie aux divers arts. C'est un savant professeur d'Oxford, John Wyclif (1320-84), très lié à la Cour où il possède l'appui de l'influent John of Gaunt (Jean de Gand, Duc de Lancastre, quatrième fils d'Edouard III et père du futur roi Henry IV) qui met en forme une

critique à la fois dogmatique et spirituelle de l'Église institutionnelle : a) Scandalisé par la richesse de l'institution, il demande le retour à la pauvreté évangélique des origines, comme l'ont fait à leurs débuts les instigateurs des Ordres dominicain et franciscain. b) Il s'oppose également à l'idée que l'Église est d'abord la hiérarchie de ses ministres, et lui substitue celle d'une Église qui soit communauté des croyants élus, suggérant ce qui deviendra le concept de prédestination. c) Il réclame aussi que le chrétien dispose de la parole de Dieu en langue vernaculaire, sans l'intermédiaire de la glose des ministres. d) Il refuse enfin sous sa forme alors enseignée le concept de transsubstantiation (l'idée que le pain et le vin, les deux « espèces » de la Communion eucharistique, deviennent au cours de la Communion le Corps et le Sang du Christ). Ses adeptes, qu'on appellera *lollards*, lui survivront, alimentant une Pré-réforme plus ou moins discrète. Quant à lui, s'il meurt sans être inquiété, son mouvement ne connaîtra immédiatement qu'un succès mitigé.

Dans le même temps, de façon tout à fait indépendante, plusieurs écrivains font valoir des critiques parallèles¹⁰. Geoffrey Chaucer (c. 1340-1400), grand bourgeois lui aussi proche de la cour, ambassadeur des modes philosophiques et littéraires venues d'Italie et de France, tenu à raison pour le premier grand poète anglais, dénonce (avec humour, ironie et mesure) les travers des laïcs et des religieux de son temps. Les savoureuses et impérissables silhouettes de religieux ou figures gravitant dans l'orbite de la religion de l'époque et qu'il croque dans ses *Contes de Canterbury* sont une satire toujours aimable de ce que d'autres dénoncent avec férocité.

C'est le cas de celui que l'on nomme, faute de savoir sûrement qui il fut, William Langland, auteur de *The Vision of Will Concerning Piers Plowman*, poème fait de trois versions qui se recoupent partiellement, écrites entre c. 1360 et 1385¹¹. La forme médiévale traditionnelle utilisée ici, celle du Songe/Vision, recourt, à l'inverse des vers de Chaucer, au vers accentué et allitéré anglo-saxon, et fonctionne le plus souvent sur deux plans, littéral et figural, maintenant le lecteur en suspens entre réalité décrite et implication spirituelle. Le passage qui suit, tiré du *Passus* 1 du texte B, portant sur un sujet voisin de celui dont traite *Everyman*, permettra de mieux comprendre le ton et la portée de l'œuvre :

Therefore I rede you richly, have ruth of the poor;
Though ye be mighty to moot, be meek in your works.
For by the same measures that you mete, amiss or otherwise,
You shall be weighed therewith, when you wend hence:
Eadem mensura qua mensi fueritis, remecietur vobis. (Luc, 6 :38)

For though ye be true of your tongue and truly win,
 And as chaste as a child, that in church weeps,
 Unless you love loyally and lend to the poor,
 Such goods as God sends you goodly divide,
 You have no more merit, in mass or in hours,
 Than Malkin from her maidenhead which no man desires.
 For James the Gentle judged in his books
 That faith without the feat, is right nothing worth
 And as dead as a door-tree, unless the deeds follow:
Fides sine operibus mortas est. Etc (Jacques, Epître, 2 :26)
 Therefore chastity without charity will be chained in Hell:

(ma traduction)

(Aussi, je vous préviens très fermement, ayez les pauvres en pitié ;
 Quelque pouvoir que vous ayez au tribunal, soyez douceur en vos actes.
 Car la mesure dont vous usez envers autrui, à tort ou à juste titre,
 Celle-là-même sera utilisée pour vous, le jour où vous partez d'ici.
Eadem mesura qua mensis fueritis, remecietur vobis (Luc, 6 :38)

Quand vous seriez franc de la bouche et honnête en vos gains,
 Et aussi chaste que l'enfant qui pleurniche à l'église,
 Si vous n'aimez pas pour de bon et ne donnez jamais aux pauvres,
 Partageant comme il faut avec eux ce que Dieu vous envoie,
 De vos messes ou de vos heures canoniales vous ne tirerez pas plus de mérite
 Que la vieille Margot n'en a de conserver un pucelage dont personne ne veut.
 Le bon Jacques l'a bien dit en son Epître :
 Foi sans les Actes est sans valeur,
 Comme porte close est sans vie, à moins que les Actes ne suivent.
Fides sine operibus mortas est Etc.

Et donc chasteté qui va sans charité méritera les chaînes en Enfer : ...

Même si l'on n'est pas très sûr aujourd'hui du retentissement exact de cette œuvre à son époque, les vérités essentielles que clame cette voix volontiers épique, rude mais chaleureuse (elle refuse l'injustice, dénonce les vices, prône l'amour du prochain), trouvent de nombreux échos dans les sermons, les poèmes, les divers textes (contestataires ou non) des ^{xiv}^e et ^{xv}^e siècles. Pour divers qu'ils soient par leur thématique, leur finalité, leur écriture et leur valeur esthétique, on y retrouve des éléments essentiels qu'il n'est pas inutile, avant de quitter le terrain de la littérature et des arts, de rappeler brièvement pour compléter la mise en perspective de l'œuvre ici présentée, *Everyman*.

Mettons ensemble ce que les présentations littéraires nomment parfois « les poèmes de la vision ou du songe » et que rassemble commodément un certain manuscrit, dit *Pearl Manuscript*. Y figurent en particulier les deux œuvres remarquables que sont *Sir Gawain and the Green Knight*, et *Pearl*¹². Le premier (poème de 2530 vers lié à la matière arthurienne) conte la folle aventure du noble Gauvin répondant au défi lancé par le mystérieux et monstrueux Chevalier Vert qu'il décapite d'un coup d'épée mais qui repart tranquillement en emportant sa tête. Gauvin, que le chevalier convie à venir le retrouver à la Chapelle Verte un an plus tard, au risque d'y être décapité, traverse au péril de sa vie un monde merveilleux vers l'« Aventure de la Chapelle Verte ». Il devra éviter les pièges liés à la provocation guerrière et mais aussi à l'aventure amoureuse la plus piquante, affirmant ainsi la réalité (et les limites) de sa valeur de chevalier. Ce titre exprime l'essence de la *courtoisie*, notion faite d'honneur, de courage (ou vertu) au service de la vérité, et de civilité. Elle a produit entre autres choses le *fin amor*, et le monde médiéval près de sa fin en garde la nostalgie. Plus curieux, et plus difficile encore à pénétrer, est le second poème, la Perle : ce terme désigne à la fois le trésor de joaillerie, mais aussi la jeune fille chérie d'un père qui la perd un jour, et ne pourra l'entrevoir plus tard qu'en songe, de l'autre côté du fleuve qui sépare vivants et morts, et qui doit faire l'apprentissage de la souffrance attachée à cette longue frustration¹³.

Il n'y a pas, malgré les apparences, tant de distance entre ces remarquables poèmes écrits dans la langue du nord-ouest (Cheshire et Lancashire, dans le vers allitéré encore de tradition loin de la Cour en cette fin du xiv^e siècle), et les écrits d'inspiration mystique d'auteurs (hommes et femmes) qui explorent les voies du ressourcement spirituel (pour eux-mêmes ou pour ceux et celles qu'ils dirigent). Entre ces différentes œuvres au demeurant, les différences sont sensibles, seules les rassemblant l'intention d'ouvrir l'esprit du destinataire au cheminement vers la relation à Dieu. La brève mais éclairante présentation que fait A. Crépin des mystiques anglais de la période facilite l'accès à plusieurs de ces œuvres¹⁴⁻¹⁵. Ce sont celle de Richard Rolle (c.1300-1349), ermite du Yorkshire et auteur, entre autres, de *The Form of Living* (*Forme de la Vie Parfaite*) où il indique le voie vers la vie mystique, et du *Incendium Amoris* (*Le feu de l'Amour*) qui chante l'ivresse de l'amour de Dieu. Ou celle encore du chanoine augustin Walter Hilton (comté de Nottingham – 1396) dont *The Scale of Perfection* enseigne au disciple comment purifier son âme pour accéder ensuite à la refonte du sentiment intérieur. Celle aussi de son contemporain anonyme, auteur de traités fameux dont *The Cloud*

14-15. A. Crépin et H. Taurinya (1993, *Lit. Anglaise Moyen Âge*, chap 18, p. 174-81).

of *Unknowyng*. Celui-ci, en chapitres très brefs, enseigne à l'inverse comment l'individu intime doit s'abstraire de tout pour arriver, à travers cette absence à soi-même (ou *nuage d'inconnaissance*), à découvrir l'Être suprême. Les deux figures féminines du mysticisme anglais des ^{xiv}^e et ^{xv}^e siècles que sont d'une part, Julian of Norwich (1343-c.1413) qui finira recluse dans une église de Norwich. Tout oppose ses sobres *Revelations of Divine Love* au récit de de Margery Kemp. Celui-ci, *The Book of Margery Kemp*, dicté et réécrit après coup, relate les *visions* mais aussi la vie tumultueuse de cette femme d'affaires, grande voyageuse et visionnaire.

Pour important qu'il soit au regard de l'idéologie, ce secteur de la littérature religieuse ne saurait, en termes d'influence, éclipser ce dont il faut encore dire un mot. Il s'agit de ce que notre manie moderniste de la segmentation nous fait classer en un genre à part : le théâtre. Celui-ci, annexe de notre « littérature », appartient en fait à la fois à la sphère religieuse évoquée jusqu'ici, mais aussi à cet « univers visuel médiéval » que Derek Pearsall affirme impossible à retrouver tout en entreprenant de le ressusciter avec talent dans un chapitre à consulter¹⁵. De même que les chefs-d'œuvre précédemment cités ou évoqués étaient des produits culturels de large consommation orale dans une culture où la transmission demeurerait inégalement partagée entre écrit et oral (selon époques et milieux), de même on n'oubliera pas que l'idéologie religieuse (avec le divertissement que les peuples savent en tirer) s'incarne dans des œuvres théâtrales dont il importe de dire succinctement un mot ici.

Les deux siècles dont on a tenté d'esquisser l'image voient, en Angleterre comme sur le Continent, se développer un théâtre pour l'essentiel religieux, dont nous restent aujourd'hui des débris relativement rares mais d'autant plus importants. Ce sont, d'une part, les « cycles », ensembles d'épisodes du récit biblique (et parfois extrabiblique), joués sous la responsabilité des municipalités et des guildes dans certaines grandes villes anglaises des ^{xiv}^e et ^{xv}^e siècles, au début de l'été généralement, entre Fête-Dieu et Pentecôte. De ces ensembles, nombreux selon les témoignages écrits, seuls quatre nous restent, dont deux seulement sont sûrement associés à une ville, Chester et York. Ces suites d'épisodes qui déroulent l'histoire du monde selon la Bible, et qui ont entretenu une longue mémoire spectaculaire jusqu'à la fin du ^{xvi}^e siècle anglais (puisque Shakespeare s'en souvient et parfois les exploite), furent longtemps négligées. Ressuscitées dans les années 1950, elles se sont acquises une notoriété nouvelle parmi les foules, plutôt agnostiques, de la fin du ^{xx}^e siècle, leur apportant spectacle et séduction plus sans doute que doctrine et conviction¹⁶.

16. Dans l'un des articles de *The New Pelican Guide* (note 9-13), *Part Three*, Derek Pearsall introduit avec bonheur à ce qu'il nomme « The Visual World of the Middle Ages » (p. 290-317).

Nous restent d'autre part, sans doute en raison de l'histoire tumultueuse de la religion anglaise aux ^{xvi}^e et ^{xvii}^e siècles, quelques rares textes dramatiques que l'on dira d'inspiration morale et religieuse et qui esquissent la tradition qu'illustrera plus tardivement *Everyman*. Ce sont essentiellement, *The Pride of Life*, fragment sans doute écrit au début du ^{xv}^e siècle, qui conte comment le « Roi de Vie » fut malgré sa superbe vaincu par la Mort. C'est aussi *Dux Moraud*, sinistre récit de meurtre et d'inceste avant le miraculeux remords, *in fine*, de l'aristocratique héros. Ce fragment textuel anticipe les horreurs du théâtre des derniers élisabéthains et des Stuart. C'est enfin l'imposant ensemble de 3648 vers que constitue *The Castle of Perseverance* (c. 1425). C'est là un magnifique témoignage (dont reste aussi un plan de scène) de ce que purent être les mérites spectaculaires du « théâtre en rond » et qui ne devrait être ignoré d'aucun de ceux qu'enthousiasment aujourd'hui encore les réussites de la scène élisabéthaine. Viennent enfin les quelques textes dramatiques accessibles contemporains de *Everyman* ou immédiatement précédents. Ce sont : *Mankind* (c. 1465) « pièce morale » basée dans l'East Anglia elle aussi ; *The Croxton Play of the Sacrament* (1470), version anglaise d'un « miracle » connu sur le Continent ; ou encore *Fulgens and Lucres*, premier exemple connu du genre de l'« interlude », pièce théâtralement remarquable et la première à être imprimée (c. 1512). De surcroît, on connaît l'auteur (Henry Medwall) ainsi que les possibles circonstances de sa représentation¹⁷.

Ce qu'il faut retenir de ce bref survol c'est que, au-delà de leurs intentions et de leur inspiration propres, toutes ces œuvres étroitement liées à la culture chrétienne, et qui, pour certaines seulement, dénoncent les excès et erreurs de la société ou de l'institution cléricale, manifestent toutes une constante dilection pour une forme d'exploration de la personne intime, dès avant la Renaissance bien sûr. Elles utilisent souvent comme forme d'expression, et à des fins diverses, la vision onirique comme voie d'accès à un en-deçà ou un au-delà de la réalité, ce dont la forme dite *allégorique* rend diversement compte. Elles expriment enfin, en cette fin de Moyen Âge qui va accoucher du « médiévalisme », le prestige obsolète et nostalgique de la *courtoisie* avec ses deux versants sociologiques, le hiérarchique et l'amoureux (ce dernier qui fut à l'origine du succès, deux siècles plus tôt, du célèbre *fin amor*). Ces valeurs résiduelles,

17-18. Un peu plus loin dans ce même volume, *The New Pelican Guide*, Richard Axton consacre une brève étude aux Moralités ou Moral plays. On lira aussi sur le théâtre de la période la très utile et récente présentation que fait Peter Happé de la période et de son théâtre dans l'Introduction et la partie I de son ouvrage, 1999, *English Drama Before Shakespeare*. Voir aussi le recueil d'excellents articles qui constituent *The Cambridge Companion to Medieval English Theatre*, 1994. On trouvera enfin de larges extraits de pièces de la période dans le recueil de David Bevington, 1975, *Medieval Drama*, ou encore (plus accessible en Europe et avec un choix assez différent) dans Greg Walker, 2000, *Medieval Drama, An Anthology*. Ces différents ouvrages donnent des orientations bibliographiques très utiles.

réactivées, alimenteront encore l'inspiration européenne, et connaissent d'ailleurs un renouveau en Angleterre à la fin de la Renaissance.

Il reste à rappeler que l'émotivité volontiers démonstrative soulignée plus haut (voir note 3) nourrit aussi, dans le climat d'épidémies et de guerres qu'évoquent les parties I et II, une véritable obsession de la mort comme dissolution du corps et comme aventure spirituelle de l'âme (confrontée dans la perspective chrétienne au Salut ou à la Damnation). Si ses manifestations sur des fresques, murs d'églises, façades, cimetières sont surtout continentales, sermons et poèmes en multiplient les rappels en Angleterre, ainsi que, sur la fin du xv^e siècle, les documents issus de la nouvelle technologie de l'imprimerie, dont les « block books », ces ouvrages bon marché illustrés qui multiplient, avec celles de la Passion du Christ, les représentations grossières gravées sur bois d'une mort physique menaçante (*Dance of Death*) et incitent, par la pratique d'un véritable « art de mourir », (*ars moriendi*), à protéger l'âme du mourant¹⁸.

On soulignera pour conclure ce que de multiples documents attestent mais que notre époque semble curieusement vouloir oublier : par un paradoxe qui n'est qu'apparent, les communautés d'Europe du Nord surtout, récemment gagnées à un matérialisme mercantile triomphant, ont une pratique dévotionnelle qui n'est pas toujours exempte de contaminations superstitieuses, voire parfois d'un souci d'efficience proche de la computation magique¹⁹. Ceci peut s'expliquer en partie, pour l'Angleterre en tout cas, par un encadrement religieux souvent précaire dans le pays profond. Dû à une pratique souvent désastreuse du cumul des bénéfices, celui-ci conduit le bénéficiaire à déléguer les postes ruraux à de pauvres prêtres misérablement rétribués et mal formés²⁰. Mais plus généralement, ce ne sont là que des signes de la tension qui va croissant entre les violents ébranlements d'une société durablement christianisée, et d'autre part les retards, généralement dus aux élites, mis à favoriser un renouveau spirituel.

18. On lira avec profit l'étude de J. Zwingenburger, 1999, *The Shadow of Death in the Work of Hans Holbein the Younger*, sur les oeuvres graphiques qu'a influencées cette obsession de la mort.

19. J. Toussaert fait pour l'Europe du Nord le constat documenté d'une religion pratique à la fois désireuse de plus d'intériorité et portée à des excès proches de la superstition (*Sentiment religieux en Flandre*). Pour l'Angleterre, les travaux de Keith Thomas, (*Decline of Magic*), de Peter Heath (*Parish Clergy... Eve of Reformation*) infra, note 21, et Eamon Duffy, 1992 *The Stripping of the Altars*, offrent, pour le xv^e siècle et le xvi^e siècle réformé, des perspectives qui sont à conjuguer avec les documents qu'a relevés A. Lascombes dans son *Culture populaire et théâtre*, chap. 3 et 4).

20. Peter Heath a publié en 1969 une étude, brève mais bien documentée et ultra-utile, sur l'état religieux de l'Angleterre rurale, mettant surtout l'accent sur les conditions de vie et d'exercice de prêtres qui occupent souvent la place des « bénéficiaires » absents de leur paroisse.

Bibliographie générale

(la première partie porte sur la mise en contexte, la deuxième sur la *traduction du texte de Everyman* et des notes qui l'accompagnent)

Partie 1 : Notes relatives à la mise en contexte

A – Sources primaires

Axton, Marie ed., *Three Tudor Interludes*, Cambridge, D.S. Brewer, 1982.

Axton, Richard ed., *Three Rastell Plays*, Cambridge, D.S. Brewer, 1979.

Axton, Richard & Happé, Peter ed., *The Plays of John Heywood*, Woodbridge, D.S. Brewer, 1991.

Turville-Petre, Thorlac ed. (in Ford, Boris, ed., *The New Pelican Guide to English Lit. Vol. 1, Part 1*) *Section 4: An Anthology of Medieval Poems and Drama*.

Voir aussi Bevington, David, *Medieval Drama* et Walker, Greg *Medieval Drama, an Anthology*, (*infra*, in *Sources secondaires*)

B – Sources secondaires

Ackerman, Robert, W. *Backgrounds to Medieval English Literature*, New York, Random House, 1966.

Balard, Michel, Genet, Jean-Philippe, Rouche, Michel, *Le Moyen Âge en Occident*, Paris, Hachette, coll. « Hachette Sup. », 1990.

Beadle, Richard, *The Cambridge Companion to Medieval English Theatre*, Cambridge, CUP, 1994.

Bevington, David, *Medieval Drama*, Boston/Atlanta, Houghton Mifflin C°, 1975.

Crépin, André, Taurinya-Dauby, H., *La Littérature anglaise du Moyen Âge*, Paris, Nathan, coll. « Nathan Université », 1993.

Delumeau, Jean, *Naissance et affirmation de la Réforme*, Paris, PUF, coll. « Nouvelle Clio », 1968.

Dickens, Arthur Geoffrey, *The English Reformation*, London/Glasgow, Collins, coll. « Fontana Library », 1967.

Dobson, Richard B., *The Peasants' Revolt of 1381*, London, Macmillan, 1970.

Duffy, Eamon, *The Stripping of the Altars, the Traditional Religion in England: 1400-1580*, Newhaven/London, Yale Univ. Press, 1992.

Ford, Boris, ed. *The New Pelican Guide to English Literature*, vol. I, *Medieval Literature*, Part 1, *Chaucer and the Alliterative Tradition*, London, Penguin Books, 1984.

- Heath, Peter, *The English Parish Clergy on the Eve of the Reformation*, London, RPK, 1969.
- Happé, Peter, *English Drama Before Shakespeare*, London/New York, Longman, 1999.
- Heers, Jacques, *L'Occident aux XIV^e et XV^e siècles, Aspects économiques et sociaux*, Paris, PUF, coll. « Nouvelle Clio », 1970.
- Lander, Jack Robert, *Conflict and Stability in 15th Century England*, London, Hutchinson, coll. « Univ. Library », (1969), 1974.
- Lascombes, André, *Culture populaire et théâtre en Angleterre à la fin du Moyen Âge*, (thèse non publiée), Paris III, 1980.
- Lockyer, Roger, *Henry VII, (Second Edition)*, London/New York, Longman, (1968), 1983.
- Pacaut, Marcel, *Les Ordres monastiques et religieux au Moyen Âge*, Paris, Nathan, coll. « Nathan Fac », 1970.
- Rapp, Francis, *L'Église et la vie religieuse en Occident à la fin du Moyen Âge*, Paris, PUF, coll. « Nouvelle Clio », 1971.
- Thomas, Keith, *Religion and the Decline of Magic: Studies in Popular Beliefs in Sixteenth and Seventeenth Century England*, London, Weidenfeld & Nicolson, 1971.
- Thomson, John, A.F., *The Transformation of Medieval England: 1370-1529*, London/New York, Longman, 1983.
- Toussaert, Jacques, *Le sentiment religieux en Flandre à la fin du Moyen Âge*, Paris, Plon, 1963.
- Walker, Greg, *Medieval Drama, An Anthology*, Oxford, Blackwell, 2000.
- Zwingenburger, Jeanette, *The Shadow of Death in the Work of Hans Holbein the Younger*, London, Parkstone Press, 1999.

Partie 2 : Notes relatives à la traduction

A – Sources primaires

1 - Le texte de *Everyman* (Éditions recommandées)

Pour des questions de fond mais aussi pour des raisons pratiques, la décision a été prise de choisir pour base de la présente traduction le texte qu'ont eux-mêmes retenu Geoffrey Cooper et Christopher Wortham, responsables de l'édition de la pièce *The Summoning of Everyman*, Nedlands, The University of Western Australia Press, 1980. Il s'agit de l'édition de c. 1522-29 attribuée à John Skot ou Scott, connue sous le nom de *Britwell edition* (qui a d'abord appartenu à la Cathédrale de Lincoln et Britwell Court avant d'être aujourd'hui à la Huntingdon Library en Californie). Leur choix de ce texte nommé texte A, qui se fonde sur les remarques et arguments de W.W. Greg, puis de A.C. Cawley, est argumenté aux pages xlvii-l de leur introduction, et a paru convaincant. À ceci s'ajoute le fait que, à la date (1994-95) où la présente traduction a été entreprise (pour figurer dans l'édition alors programmée d'un recueil de pièces anglaises de la

Renaissance pour la collection 'Pléiade' de Gallimard) l'édition Cooper/Wortham était à la fois la plus accessible en Europe et la plus précisément commentée. De surcroît, la présence dans cette édition d'un Appendice listant les émendations et variantes textuelles (p. 61-67), apportait l'avantage supplémentaire que chaque lecteur peut à tout moment connaître la nature des choix faits par les éditeurs du texte A. Même si la sortie récente de l'édition de Clifford Davidson, *Everyman and Its Dutch Original*, Elckerlijc, ed. M.W. Walsh et T.J. Broos, Kalamazoo, West Michigan University, 2007, change manifestement la donne (leur formule propose une mise en regard des deux pièces propice à l'analyse comparatiste), celle de A.C. Cawley (sur papier et en ligne) et celle de Cooper & Wortham (sur papier à ce jour) restent extrêmement utiles.

2 - Instruments de travail

☐ *Autres Traductions*

À ma connaissance, c'est Claude Gauvin qui a proposé la première traduction française de *Everyman*, (*Écritures* 79 (numéro spécial), pages de Littérature anglaise médiévale, ed. Juliette Dor, Université de Liège, 1979, 69-97). Elle peut être commandée à Christian Delcourt, Quai St Léonard, 17 a, BP 21, 4000 LIEGE. peu après la mise en ligne de celle du présent auteur, celle de Jean-Marie Maguin a été annexée au cours fait pour le CNED et publié par PUF sous le titre : *Everyman ou la question de l'au-delà au Moyen Âge*, Paris, PUF, 2008.

☐ *Dictionnaires*

Outre l'OED ou sa version compacte, *The Shorter Oxford English Dictionary*, on consultera :

Pour toutes questions lexicales, *The Middle English Dictionary*, ed. H. Kurath & S.M. Kuhn, Ann Arbor, 1952—

Pour les problèmes de prononciation (et l'appréciation des rimes et assonances), le livret de Helge Kökeritz, *A Guide to Chaucer's Pronunciation : Mediaeval Academy Reprints for Teaching*, Toronto, Univ. Of Toronto Press/ Mediaeval Academy of America, (1978) aidera à retrouver une restitution à peu près acceptable.

Pour les problèmes linguistiques, on consultera : Colette Stevanovitch, *Manuel de l'histoire de la langue anglaise*, (1977), Paris, Ellipses, 2008.

B.G. Whiting, *Proverbs, Sentences, and Proverbial Phrases from English Writings mainly Before 1500*, Cambridge, Mass. & Londres, 1968, est une mine sûre d'information sur les

formes ritualisées de la langue commune.

Pour les techniques de l'expression linguistique et rhétorique, voir pour le repérage des formes: Henri Morier, *Dictionnaire de poétique et de Rhétorique*, Paris, PUF, (1961), 1988.

Pour une mise en ordre systématique et théorique on peut s'inspirer aussi de : Groupe μ , *Rhétorique Générale*, Paris, Larousse, 'Langages », (1970), Seuil, Coll. « Points », 1982.

Sur les aspects religieux de la pièce, voir, soit *La Bible de Jérusalem*, Paris, Éditions du Cerf, 1973, soit *La Bible, édition œcuménique*, Paris, Éditions du Cerf, 2004 . Enfin, *Le Catéchisme de l'Église Catholique*, Paris, Editions du Centurion/Cerf, 1998 donnera les définitions précises sur les points du rituel ou de la doctrine catholique qui structurent la pièce *Everyman*.

B – Textes secondaires : approches critiques

I – ANTHROPOLOGIE

Plus que la seule approche historique de la question de la mort qui est au centre de la pièce, la comparaison de documents d'époque liés à ce thème avec le traitement qu'il reçoit aujourd'hui est susceptible de dégager les significations profondes de la pièce d'un point de vue anthropologique. On conseillera donc d'associer la consultation des sources médiévales sur la mort et celles de la préparation à cette échéance dans une perspective chrétienne (que l'on appelait alors *l'ars moriendi*) à la réflexion qui se mène aujourd'hui sur un sujet devenu tabouet dont s'agit de retrouver le sens. Les documents suivants y aideront :

Pour le Moyen Âge

The Dance of Death by Holbein the Younger, A Complete Facsimile of the Original 1538 Edition of Les simulachres & historiées faces de la mort, intr. Gundersheimer, Werner, L., New York, Dover Publications, 1971.

Ziegler, Ph., *The Black Death*, London, Collins (1969), Penguin, Pelican, 1970.

Zwingenburger, Jeanette, *The Shadow of Death in the Work of Hans Holbein the Younger*, London, Parkstone Press, 1999.

Warren, Florence, *The Dance of Death*, Oxford, 'EETS', OS 181 (1931), 2000.

Ars Moriendi, 1492 (cf. article de Carpenter, Sarah, *infra d*).

Pour une réflexion contemporaine

Ariès, Philippe, *L'homme devant la Mort*, Paris, Seuil, 1977.

Hennezel, Marie de & Jean-Yves Leloup : *L'art de Mourir*, Paris, Robert Laffont, 1997.

Kübler-Ross, Elisabeth, *On Death and Dying*, New York, Macmillan, C°, 1969.

3 - La littérature et le genre qu'elle a annexé, le théâtre

a) Pour aller à l'essentiel et au plus utile, on consultera prioritairement sur le théâtre :

Bevington, David : *From Mankind to Marlowe, The Growth of Structure in the Popular Drama of Tudor England*, Cambridge, Mass., Harvard U.P., 1962.

et pour les textes, son recueil et ses analyses in :

_____ : *Medieval Drama*, Boston, Houghton Mifflin C°, 1975.

Debax, Jean-Paul, *Le théâtre du Vice ou la comédie anglaise : investigation sur le fonctionnement du théâtre Tudor*, Toulouse, COREP, 1987, 2 vol.

Southern, Richard, *The Medieval Theatre in the Round: A Study of the Staging of The Castle of Perseverance and Related Matters*, Londres (1958), New York, Theatre Arts Books, 1975.

_____ : *The Staging of Plays Before Shakespeare*, Londres, Faber, 1973.

Walker, Greg: *The Politics of Performance in Early Renaissance Drama*, Cambridge, CUP.

Wickham Glynn, *Early English Stages*, (3 vols), Londres, 1959 et 1981. (cf. vol. I). Cette somme remarquable possède un index abondant permettant des consultations précises.

_____ : *Medieval English theatre*

b) Les panoramas et les jugements très utiles et éclairants de bons spécialistes que proposent les *recueils d'articles et présentations critiques* qui suivent aideront le non spécialiste à mettre la pièce étudiée dans sa juste perspective culturelle, dramatique et théâtrale.

Beadle, Richard, *The Cambridge Companion to Medieval English Theatre*, Cambridge, CUP, 1994.

Duchet, Jean-Louis & Gauvin, Claude, *Présentation historique et critique d'Everyman*, AMAES coll 8, Poitiers (1982), 2008.

Neuss, Paula, *Aspects of Early English Drama*, Cambridge, D.S. Brewer, 1983.

Potter Lois, *The Revels History of Drama in English*, Vol 1, *Medieval Drama*, London/New York, Methuen, 1983.

c) Sur la pièce *Everyman* elle-même, mentionnons, au sein d'une bibliographie imposante, des articles individuels qui touchent à des problèmes centraux :

Bacquet, Paul, « *Everyman* et l'orthodoxie catholique médiévale », *Études anglaises* 35.3, (1982), 296-310.

- Bourquin, Guy, « On the Ambiguity of Death in *Everyman* », Duchet & Gauvin, eds., *Présentation historique et critique*, Poitiers, AMAES, n° 8, 1982, 119-130, Rept Bourgne F. ed., *Everyman, lectures critiques et documents*, Paris, AMAES n° 30, 83-98.
- « Notes de lecture », « réflexions complémentaires », *Bulletin des Anglicistes Médiévistes*, 74, hiver 2008, p. 95-100 (100).
- Carruthers, Leo, *Reading Everyman*, Coll. « Clefs pour les Concours », Anglais-Littérature, Paris : Atlante, 2009. La présentation éclaire l'environnement culturel, les sources et aspects idéologiques, ainsi que la langue de l'époque et de la pièce.
- Debax, Jean-Paul, à propos des liens génétiques ou culturels, entre *Elkerljic* et *Everyman* : « An Assessment of Cawley's Introduction to his 1961 edition of *Everyman* », Hillman éd., 2008, 1-10 ; « The Originality of *Everyman* », Stevanovich éd., 2009, 67-76 ; « *Everyman* et les Pays Bas », *BAM, Bulletin des Anglicistes Médiévistes*, n° 76, hiver 2009.
- Dor, Juliette, *Prières et variations sur les motifs du bilan et du pèlerinage dans Everyman*, Stevanovitch (ed.), 2009, 133-46.
- Duchet, J.L. & Gauvin, C., *Présentation historique et critique d'Everyman*, Poitiers, AMAES, n° 8, 1982
- Conley, John, « The Doctrine of Friendship in *Everyman* », *Speculum* 44 (1969), 374-82.
- Jambeck, Thomas J. « *Everyman* and the Implications of Bernardine Humanism in the Character Knowledge », *Medievalia et Humanistica*, 8 (1977), 103-23.
- Kolvé, Virgil A., « *Everyman* and the Parable of the Talents », in Taylor Jerome and Nelson A.H. eds., *Medieval English Drama, Essays Critical and Contextual*, Chicago, Univ. Chicago Press, 1972, 316-40.
- Konigson, Elie, « Les Objets de représentation au théâtre », *Nouvelle revue du Seizième Siècle*, 14-2, (1996), 189-99).
- Harper Elizabeth & Mize Britt, « Material Economy, Spiritual Economy and Social Critique in *Everyman* », *Comparative Drama* 40-3 (2006), 263-311.
- Hillman, Richard, « *Everyman* and the Energies of Stasis », *Flor* 7 (1985), 206-26.
- : (ed.) *Everyman*, Journées d'étude, Tours : Univ. F. Rabelais, oct 2008 DVD (huit communications, des documents iconographiques, et l'enregistrement de la pièce interprétée lors d'un *dramatic reading*) Consultable sur le site du CESR : <www://umr.6576.cesr.univ-tours.fr/publications>.
- Lascombes, André, « *La Semonce de Tout-Homme* et la vertu théâtrale de la moralité », Duchet & Gauvin, eds. . *Présentation...*, 1982, 81-108.
- Maguin, J.M., *Everyman ou la question de l'au-delà au Moyen Âge*, Paris, PUF, CNED, 2009. L'étude est le cours pour le CNED suivi d'une traduction de la pièce Morrison.

- Morrison, Stephen, *Everyman and preaching style*, Stevanovitch, (ed.), 2009, p. 113-32.
- O'Connor, Marion, Compte-rendus des spectacles : « *Everyman, The Creation and The Passion* », montés par The Royal Shakespeare Company « Medieval Season 1996-97 », *Medieval and Renaissance Drama in England* 11 (1999), 19-33.
- Ryan, Lawrence V., « Doctrine and Dramatic Structure in *Everyman* », *Speculum* 32 (1957), 722-35.

d) Enfin, des articles, récemment suscités par l'inscription de la pièce au programme de l'agrégation d'anglais de 1981 et 2008, ont paru, soit à ce jour :

- A) Hillman, Richard, *Journées d'étude sur Everyman*, Tours, CESR, 10-11 oct. 2008, édite un CD audio/vidéo comprenant, avec la vidéo de la représentation donnée de la pièce le 10 octobre 2008, les articles suivants : (Bergmans, Luc, Paris IV-CESR : « *Elckerlijc et Everyman* » ; Blanc, Pauline, Lyon III-CESR, « Identity and the Seven Sacraments in *Everyman* » ; Carpenter, Sarah, Univ. Edinburgh, « Dramatising Death in *Everyman* » ; Guinle Francis, Lyon II, « The Rituals of Passage in *Everyman* » ; Hillman Richard, Tours-CESR, « Doing Allegory Otherwise in *Everyman* », Lascombes, André, Tours-CESR, « *Everyman* as a Dual Play, an Afterword ».
- B) Harding, Wendy & Debax, Jean-Paul (Toulouse 2), ainsi que Stevanovitch, Colette, Nancy 2, eds. des colloques de janvier 2009, publiés par GRENDel et IDEA, Univ. Nancy 2, dans *Everyman*, Amaes, coll. « Grendel » n° 10, eds. C. Stevanovitch et al., Nancy, 2009. Ils sont classés en trois sections : 1) La théâtralité, 2) La langue et le style, 3) Le milieu culturel.
- 1) Douglas Morse, « On Adapting the Summoning of *Everyman* for the Screen », 9- 20; Charles Whitworth, « Feminine Personifications in *Everyman*, and the English Morality Tradition », 21-30 ; Blaise Douglas, « Involving the Audience in *Everyman*'s Plight : Strategies and modes of Action », 31-38 ; André Lascombes, « Paradoxe et spectacle dans *Everyman* », 39-54; *id* , « Dramaturgie de la Réticence dans *Everyman*: du constat à l'hypothèse », 55- 66; Jean-Paul Debax, « The Originality of *Everyman* », 67- 76 ; Velichka Ivanova, « A Contemporary Return to the Medieval *Everyman*: Philip Roth's Novel », 77-92.
- 2) Fabienne Toupin, « Les propositions hypothétiques dans la moralité *Everyman* », 95-112 ; Stephen Morrison, « *Everyman* and Preaching Style », 113-132 ; Juliette Dor, « Prières et variations sur les motifs du bilan et du pèlerinage dans *Everyman* », 133- 146 ; Wendy Harding, « The Redemption of Language in *Everyman* », 147-160 ;

- Martine Yvernault, «Jeu(x)et enjeux optiques dans *Everyman*», 161-74; Lesley Lawton, «Crisis and Transformation in *Everyman* », 175-186.
- 3) Agnès Blandeau, « *Everyman* et *Elckerlijc* : échos et réfractions », 189-204, Ianut Untea, « The Other *Everyman*: Christian Echoes of the Figure of Job in the Fifteenth Century Morality Play *Everyman* », 205- 220 ; Aimeric Vacher, « L'*ars moriendi* à travers la pièce *Everyman* », 221-228 ; Wendy Harding, « *Everyman*'s Unspoken Confession », 229-236 ; Christopher D. Denny, « The Imitation of Christ's Spiritual Interiority Dramatized in *Elckerlijc* / *Everyman* », 237- 258 ; Marcel Pikhart, « *All that Lyueth Appayreth Faste* : Time in *Everyman* », 259-264 ; Corina-Petronela Untea, « The Moral Teaching of *Everyman* : an Original Synthesis of Rigorous Dogmas and Popular Spirituality », 265-276.

